L'ABJECTION

chez Karl Marx

Deuxième partie : 1864-1868

Critique carnavalesque,
avec la participation de Ginette Patate
et d'Elvis Saucisse.

Yves Le Manach

ARTICHAUTS DE BRUXELLES, vol. 49
Série La déprime du garde-malade
Bruxelles, septembre 1999

L'aide d'Engels est prompte, mais la maladie tenaille Marx, son travail n'avance guère. Il lit des livres d'astronomie. Ses embarras financiers le contraignent à négocier sans cesse avec ses créanciers, ses fonctions dans l'AIT deviennent lourdes : *« L'Association internationale et tout ce qui s'y rapporte me pèse, et je serais content de m'en débarrasser. »* Tout orgueil bu, il comprend qu'être à la tête d'une telle affaire rapporte peu ; la politique de l'A.I.T. ne se fait pas au balcon. Il cherche un repreneur.

— Dites, Cradoc'h, c'est tout ce que vous notez pour 1865?

— Oui Ginette, pourquoi, j'ai oublié quelque chose ?

— Je trouve que ce qu'écrit Rubel à propos de John Weston ne manque pas d'intérêt. Je vais vous le lire, ce n'est pas long : *« Irrité et stimulé par un discours de l'owéniste John Weston, membre du Conseil central de l'A.I.T., selon lequel l'augmentation des salaires est inutile et l'action syndicale inefficace, Marx prépare une étude sur la question des salaires et des grèves.»*

— Mais, Ginette, c'est en dehors de notre sujet qui est « L'observation de Marx dans sa vie quotidienne » ! D'ailleurs je ne saisis pas l'intérêt !

— M'enfin, Cradoc'h, ce que dit Weston représente la première énonciation sémantique de la chose et du mot, de la forme et du contenu. Si nous sommes contre le salariat nous sommes aussi contre le salaire et contre les augmentations de salaire. Nous avons là la première critique dadaïste du capitalisme ainsi que la première dénonciation situationniste de tous les lieux communs socio-démocrates et anarcho-syndicalistes ! Nous trouvons chez Weston, dès 1865, l'équivalent du *Carré bleu sur fond bleu*, de Malevitch ou du *Traité de bave et d'éternité*, d'Isidore Isou. C'est le maillon manquant entre la critique de l'art et la critique sociale, le

rendez-vous manqué avec l'histoire. C'est aussi la preuve que Marx n'était pas un artiste d'avant-garde. Nous n'avons pas le droit de laisser passer une chose pareille !

— Oui, bien sur, vous avez raison Ginette, mais si nous refusons le salaire et les augmentations de salaire, comment vivrons-nous ?

— Comme vous êtes coincé Cradoc'h! Quand nous refusons le salaire c'est l'aventure humaine qui commence ! Vous n'arrêtez pas de citer cette phrase de J.-P. Voyer : *« Les hommes, pour être à même de vivre comme des hommes et non seulement comme des animaux, doivent être capables d'utiliser leurs besoins animaux, la satisfaction de leurs besoins de manger, de boire, de se loger, de s'habiller à des fins de communication, comme matière à communication. »*, il serait temps que vous imaginiez concrètement la signification pratique d'un tel énoncé !

— Vous avez raison Ginette, gardons cela !

1866. Au début de l'année, Marx fait une grosse crise de furonculose accompagnée d'insomnies et de rhumatismes. Le 23 février, il écrit à Engels : *« Hier j'ai de nouveau dû m'aliter avec un maudit furoncle à la cuisse gauche. Si j'avais assez d'argent pour ma famille, c'est-à-dire plus que zéro, et si mon livre était terminé, ce me serait tout à fait égal d'être jeté à la voirie aujourd'hui ou demain, autrement dit crever.»*

1867. Marx commence l'année par des insomnies, obsédé par les dettes et menacé d'expulsion. Engels lui vient en aide. Le Capital est achevé. Grâce aux subsides d'Engels — et malgré ses furoncles qui, en crevant, imbibent de pus et de sang le tweed de son pantalon — il fait le voyage à Ham-

1869. Comme deux bonheurs n'arrivent jamais seuls, voici ce que Marx écrit à Kugelmann le 11 février : « Me voilà grand-père depuis le 1er janvier, j'ai reçu un garçon comme cadeau de Noël. »

Les mauvais jours sont passés, Marx vivra le reste de son existence en se livrant aux plaisirs de l'étude et en soignant son foie dans les différentes villes d'eau d'Europe.

Quand on observe Marx dans sa vie quotidienne, on voit qu'il était loin d'être l'intellectuel sans attaches annoncé par Karl Mannheim et Joseph Gabel. Il avait le goût des beaux quartiers et de la spéculation boursière, et sa conception du bonheur matériel reposait sur la notion d'héritage familial. Mais là où il révèle le plus solidement ses attaches bourgeoises, c'est dans son attitude face à la misère.

C'est cet aspect que nous nous efforcerons de développer dans la suite de cette histoire où les principes matériels et corporels sont envisagés sous l'angle du sourire universel.

Comme il n'y a aucune raison pour que la vie de Marx, même à titre posthume, ne se déroule pas — ainsi qu'il en va des autres actes de l'histoire du monde — devant un chœur populaire hilare, Ginette, Elvis et moi, après avoir conchié et compissé le père du matérialisme social-démocrate (ce qui est conforme à la vieille culture orale), reprimera avec ensemble le vieux chant du prolétariat bruxellois :

VIVA M'BOMA, PATATE MET SAUCISSEN !

Puis nous allâmes manger nos fricadelles-frites arrosées de la bière du Miroir afin de reconstituer nos capacités critiques.

Dans la première partie, nous avons vu Marx vivre dans l'abjection -- pour employer une expression de Hegel -- et, dans cette abjection, être celui qui tentait de rédiger le «Capital». Pourtant, la mort de sa mère et la perspective de faire un héritage, annonçaient une possibilité d'en finir avec la misère matérielle.

1864. Non seulement Marx bénéficie de l'héritage maternel, mais un camarade du parti, Wilhelm Wolf, qui décède le 9 mai à Manchester, lui lègue la somme de 800 £. Comme habiter ce n'est pas seulement occuper un logement, mais occuper sa place dans la hiérarchie sociale, la famille Marx, consciente de son rang, déménage une nouvelle fois pour un appartement plus confortable : 1, Modena Villas, Maitland Park, Haverstock-Hill.

Marx, que ses furoncles et son foie empêchent de travailler, se trouve maintenant à la tête d'un véritable capital. Spéculant sur des valeurs anglaises et américaines, il gagne rapidement plus de 400 £. Fier de ses succès, il écrit à Engels : *« Si j'avais eu de l'argent ces derniers jours, j'en aurais gagné beaucoup. C'est de nouveau le moment où, avec de l'intelligence et très peu de moyen, on peut faire de l'argent à Londres. »* Marx se prend au jeu, il veut faire du fric avec du fric. Il nous révèle, par cette intelligence très particulière, un aspect inattendu de sa personnalité.

Avec son ami, le tailleur J. C. Eccarius, il participe, le 28 septembre à un meeting international de travailleurs qui se tient à St Martin's Hall. Marx est moulé dans une redingote toute neuve, son portefeuille bien garni se dessine en relief sur son torse bombé. La vie est belle et le courant passe entre

les participants. On décide de créer une *Association Internationale des Travailleurs*. Marx est élu au Comité provisoire en tant que représentant de l'Allemagne, avec la charge de rédiger la déclaration de principes et les statuts de l'A.I.T.

Le 1er novembre, par le plus grand des hasards, il tombe sur Bakounine qu'il n'a plus revu depuis 1849, l'année où Marx s'était fait expulser de Paris par Guizot.

— Mon vieux Michel! qu'est-ce que tu fous ici ?

— Comme tu vois Karl, j'me balade.

— C'est cool! Figures-toi, que nous venons de créer l'A.I.T.! Bien sûr, tu es des nôtres ?

— Ça marche, j'viendrai avec mes potes !

Marx fait part de ses sentiments : *« J'avoue qu'il m'a beaucoup plu, et mieux qu'autrefois. »*

1865. Marx est très occupé par l'A.I.T. : *« l'Association internationale me prend énormément de temps, car je suis en fait à la tête de cette affaire »*, écrit-il à Engels le 13 mars. Sous l'emprise de l'argent, non seulement Marx voit des affaires partout, mais il faut qu'il en prenne la tête. Au fond, il avait une mentalité de chef d'entreprise.

Le vice de la politique l'emportant sur le vice de l'argent, et n'ayant plus le temps de spéculer en Bourse, Marx bouffe son capital (ce qui est une erreur de débutant) et se retrouve criblé de dettes. L'enfer de la misère recommence. A la fin du printemps il souffre de furonculose et de vomissements bilieux. Le 31 juillet 1865, entre deux spasmes stomacaux, il écrit à Engels : *« Depuis deux mois je vis grâce au mont-de-piété, donc mes dettes s'accumulent et deviennent chaque jour plus insupportables... Je t'assure, j'aurais préféré me couper la main plutôt que d'écrire cette lettre. C'est vraiment désespérant de rester dépendant la moitié de sa vie. »*

mes, pour les dames qui ne savent pas lire !

1868. C'est l'année de la délivrance. Pourtant, elle commence mal : furonculose (il se décide à faire une cure d'arsenic), manque d'argent, mandats de Engels... Mais du côté du *Capital* les choses ne se passent pas trop mal. Greilingrath écrit à Marx : *« Je sais que, sur le Rhin, de jeunes commerçants et industriels s'enthousiasment pour le livre. »* Marx a ainsi trouvé son véritable public et, qui plus est, un public qui paye ! Ecrivant à sa fille Laura (qui vient d'épouser Lafargue) pour lui demander quel est le sort du *Capital* en France, Marx dit : *« Tu te dis sans doute, ma chère enfant, que j'ai pour les livres un amour irraisonné, puisque je t'en rebats les oreilles hors de saison. Mais tu te trompes. Je suis une machine, condamnée à dévorer les livres et à les rejeter ensuite, transformés, sur le fumier de l'histoire. »* Il n'est pas étonnant, avec une telle alimentation, que Marx soit malade du foie, qu'il souffre d' insomnies, qu'il ait des furoncles et des rhumatismes.

A la fin de l'année, le 29 novembre, Engels écrit à Marx pour l'informer de sa décision de liquider la totalité de ses dettes et de lui assurer une rente annuelle de 350 £ pendant cinq ou six ans au moins. En fait, en allouant à Marx une rente, Engels a choisi la solution la plus économique.

Comme un bonheur n'arrive jamais seul, le 22 décembre Marx reçoit une lettre de Bakounine : *« Je fais à présent ce que tu as commencé à faire, toi, il y a plus de vingt ans (...) Ma patrie, maintenant, c'est l'Internationale, dont tu es l'un des principaux fondateurs. Tu vois donc, cher ami, que je suis ton disciple et fier de l'être. »* Ce bonheur sera de très courte durée.

bourg pour porter lui-même son manuscrit à l'éditeur.

Marx est maintenant si bien accoutumé à la misère, qu'il est capable de la transcender. A un socialiste allemand émigré aux Etats-Unis qui se plaint de ne pas recevoir de réponse, Marx répond : *« Pourquoi je ne vous ai pas répondu? Parce que je me trouvais constamment au bord de la tombe. Je devais donc profiter de chaque instant de validité pour terminer mon oeuvre, à laquelle j'ai sacrifié santé, bonheur de vivre et famille. J'espère que cette déclaration n'appelle aucun commentaire. Je me moque des hommes que l'on dit « pratiques » et de leur sagesse. Si l'on choisissait d'être une brute, on pourrait naturellement tourner le dos à la souffrance humaine et s'occuper de sa propre peau. Mais j'aurais réellement été peu pratique si j'avais crevé sans terminer mon livre, ne serait-ce qu'en manuscrit. »* Tel un flagellant, il se sanctifie dans le malheur.

Marx est impatient de voir paraître *Le Capital*. Avec beaucoup de naïveté, il est persuadé d'être à un tournant de sa carrière et que sa vie matérielle s'en trouvera définitivement assurée. *Le Capital*, livre I, paraît au début de septembre, son tirage est de 1000 exemplaires.

— C'est tout ce que tu mets pour l'année 1867, Erwan ?

— Oui, Elvis, pourquoi ? J'ai oublié quelque chose ?

— Je trouve que nous aurions pu mettre ces quelques lignes de Marx à l'intention des messieurs dont les épouses, quoique non averties, voudraient lire *Le Capital* : *« Voulez-vous indiquer à votre épouse les sections suivantes, que je crois lisibles pour un début : la journée de travail, la coopération, la division du travail et le machinisme, enfin l'accumulation primitive. »*

— D'accord Elvis, on le garde!

— N'ajouterions-nous pas l'alphabet, tant que nous y som-